

Préface

de Tara Michaël¹

En cette fin de cycle temporel que nous appelons la mondialisation, le règne de la quantité s'est abattu implacablement sur notre monde. Il a aplani la diversité des pays et des espèces vivantes, il rabote sans cesse toutes les spécificités, il impose aux peuples un prôt à penser égalitaire, un mode de vie uniforme, une soif consommatrice exacerbée, mais partout identique. Tout est marchandise, et les gouvernements peinent à satisfaire les besoins vitaux des populations en mettant la planète au pillage. Les raisons économiques priment sur toute politique. On pare au plus pressé, en tentant de faire face aux effets du dérèglement climatique, sécheresse de ci, inondation de là, cyclone et tsunami ailleurs, sans jamais s'attaquer aux causes, de crainte de remettre en cause les « acquis » de l'homme moderne, provoquant un tollé général. Nous sommes seulement hantés par les problèmes d'enfouissements de nos déchets nucléaires, de quêtes de nouvelles énergies et d'emploi de nos jeunes désabusés.

¹ Née à Marseille en 1942, Tara Michaël est Docteur en Études Indiennes à la Sorbonne, diplômée de l'École Pratique des Hautes Études, section Sciences Religieuses, Chercheur honoraire au C.N.R.S., auteur de nombreux livres sur les voies de yoga, le Shivaïsme et les danses de l'Inde, Tara Michaël apporte ses compétences et son expérience de l'univers de la tradition hindoue. Résidant à Arles, elle propose des cycles de conférences sur les divers aspects de cette tradition.

N'avons-nous pas usé jusqu'à la corde toutes les religions que nous rejetons comme de vieilles peaux mortes, n'avons-nous pas perdu toutes nos illusions, l'érosion de la foi en quelque principe que ce soit n'est-elle pas totale ? Nous ne gardons que ce qui est strictement utilitaire, n'entretenons nos monuments que parce qu'ils alimentent le tourisme, nous payons un hommage de bouche à la culture d'autant plus appuyé que nous savons mener un combat d'arrière-garde, aussi bien contre les modes anglo-américaines que contre la submersion par le capitalisme chinois.

Dans ces conditions, tandis que les algues vertes engorgent nos plages bretonnes, quand nos campagnes et bientôt nos mers se hérissent d'éoliennes comme des piques, quand une stupide publicité défigure nos bords de route et interrompt répétitivement les films que nous nous plaisons à regarder pour nous asséner ses mensonges et ses ritournelles, quand tous les phénomènes naturels sont dépouillés de leur mystère par des explications scientifiques qui satisfont tout le monde, quand l'orgueil humain s'est affirmé en marchant prosaïquement sur la lune et en y plantant un drapeau, signe de notre incorrigible complexe de supériorité, comment, en ce siècle qu'on appelle le XXIème, peut-on encore être poète ?

Nous n'envisageons plus la lumière solaire, le scintillement des étoiles, les nuées, la foudre, le frémissement et les colères du vent que comme de simples phénomènes physiques et météorologiques. La lune ne saurait plus être pour nous ni une coupe d'ambrosie suspendue dans le ciel, ni le séjour des défunts, ni l'amie des amants. Quelle place y a-t-il pour la poésie ? En cette époque qui est la nôtre, est-il possible encore de contempler, de rêver, d'être inspiré par un paysage, un vers, une aurore ? Comment, fermant les yeux sur la laideur du siècle, peut-on encore être sensible à la beauté du monde ?

A ceux que traversent ces doutes répond ce livre. L'auteur cherche à nous arracher à cette insensibilité, engendrée par la force de l'habitude, et qui est une sorte de torpeur, de sommeil ou d'inconscience.

Sans doute, pour avoir un regard neuf sur toutes choses, obtenir cet œil qui décrypte et cette parole qui s'étonne, faut-il d'abord que nous soyons « dépayés » : il faut voyager loin, dans l'espace et dans le temps. Aussi nous emmène-t-il avec lui à l'autre bout de la terre et remonte-t-il dans le temps à la source même de notre civilisation ; c'est pour mieux nous accrocher à l'origine de notre langage humain, issu du Verbe.

Pour retrouver le sens de l'inspiration, il nous invite à nous tourner vers cette poésie védique, qui célèbre l'Auteur de la manifestation cosmique, de cette émission sonore qui engendra l'univers :

« Le Poète, notre Père, qui a pris place comme oblateur,
offrant tous ces mondes en oblation... » (*Rig-veda* X. 81.1)

« L'Artisan universel est vaste en sa pensée, vaste en son envergure.
Il est l'Instituteur, l'Ordonnateur, la ressemblance suprême. » (*Rig-veda* X. 82. 2)

« Lui qui connaît tous les états, toutes les essences,
Seul en mesure de conférer des noms aux Dieux. » (*Rig-veda* X. 82. 3)

« Celui qui a affermi le Ciel robuste et la Terre,
Qui a fixé le soleil, établi la voûte céleste,
Qui dans l'atmosphère mesure l'espace :
Quel est-il ce Dieu, que nous le servions par notre oblation ? » (*Rig-veda* X. 121. 5)

« En secret ont été déposés trois des quartiers de la Parole.
Celui qui les connaît deviendra le père du Père ! » (*Atharva-veda* II. 1. 2)

Cet Un, par son ardeur brûlante (*tapas*), son désir créateur, s'est projeté dans la manifestation, s'est offert lui-même en sacrifice comme victime pour être immolé, c'est-à-dire divisé, démembré par les Dieux auxquels il a donné naissance, afin d'engendrer la multiplicité des êtres et la diversité du monde. Mais lui-même demeure à tout jamais une interrogation. C'est pourquoi les bardes védiques l'appellent « Qui ? » (*Ka*), « Quel est-il, ce Dieu, que nous l'honorions... » :

« Qui sait en vérité, qui pourrait l'annoncer ici,
D'où est issue, d'où vient cette manifestation cosmique ?

Les Dieux sont en deçà de cet acte créateur,
Qui sait d'où elle émane ? » (*Rig-veda* X. 129.6)

« Vous ne connaîtrez pas Celui qui a manifesté ces mondes,
Quelque chose d'autre vous a fait écran. » (*Rig-veda* X. 82. 7)

« Il est entré dans les générations ultérieures en masquant celles d'avant. »
(*Rig-veda* X. 81. 1)

Mais « le Poète, notre Père », l'Instaurateur, l'Auteur de ce poème qu'est le cosmos, est avant tout un Proférateur, il a manifesté l'univers grâce à sa Parole, moyen de sa profération. Les trois quarts de cette Parole, « montés là-haut » ou « sis dans le secret », « sont l'Immortel au Ciel », mais « le dernier quart est demeuré ici, d'où il s'est développé en tous sens », entrant dans toutes les existences.

Cette Parole (*Vâc*) aux trois quarts indicible et non manifestée, exprimée et immanente dans son quatrième quart, est donc la Déesse-Mère, la « Souveraine Lumière » (*Virâj*), la Substance suprême (*Para-Prakriti*) de cet écoulement créateur, et nous sommes tous ses enfants. Cette Mère divine, épouse et puissance du Principe Procréateur originel, assure ses adorateurs :

« Quiconque j'aime, je fais de lui un puissant, j'en fais un porteur de formules, un voyant, un sage. » (*Rig-veda* X. 125)

Tous les êtres, dieux et hommes, résident en elle ; par libre grâce, elle élit qui lui plaît et en fait un connaisseur de la vérité et un façonneur de formules sacrées efficaces. Elle va jusqu'à affirmer :

« C'est moi qui enfante le Père au sommet de ce monde. »

« Quand fut prononcée à l'origine la première Parole,
et qu'on donna des noms aux choses,
ce qu'il y avait en celles-ci de meilleur, de pur,
et qui était caché, se révéla avec amour.
Quand les Sages eurent formé la Parole en leur âme,
comme se purifient les grains par le crible,
alors les amis connurent ce que c'est que l'amitié.
La beauté s'imprima sur leur langage.
Ils suivaient par le sacrifice les traces de la Parole :

ils la trouvèrent, qui était entrée dans les poètes.
La ramenant, ils la partagèrent de multiple façon.
Les sept sages l'ont fait retentir.
Plus d'un qui voit n'a pas vu la Parole ;
plus d'un qui entend ne l'entend pas.
A celui-ci (qu'elle élit), elle a ouvert son corps
comme à son époux une femme aimante aux riches atours. (*Rig-veda* X. 71.
1-4)

Suivant pas à pas les traces de la Parole et amoureux de Sarasvatî, le Flot de cette parole poétique divine, l'auteur de ce livre, s'étant ressourcé dans cette tradition primordiale védique et hindoue, nous pousse à redevenir capables nous aussi de communier dans la beauté intrinsèque d'une perspective spirituelle et d'une vision métaphysique s'exprimant dans le galbe d'une forme poétique. Il fait des rapprochements inattendus entre différentes significations, jette un regard nouveau sur de vieux textes, prend souvent appui sur des affinités linguistiques, met le doigt sur des coïncidences. En explorateur inlassable des puissances du verbe, il établit des connexions hardies, découvre des sens cachés, il essaye d'atteindre à la fois l'élégance du style et la profondeur du sens.

De cette plongée dans la fontaine védique, il puise assez d'intuitions fondamentales et de compréhensions essentielles pour se porter ensuite avec une grande ouverture de cœur vers diverses autres grandes traditions, et nous en faire goûter les délices avec autant d'enthousiasme que de fraîcheur. Il nous entraîne ainsi dans un parcours initiatique en quête de la découverte de la vérité, de la beauté et de la poésie à travers différentes approches du sacré, avec beaucoup de ferveur, de pureté, et d'intensité.

Un grand souffle parcourt cet itinéraire à travers différents univers, en des mondes qui parfois s'ignorent mutuellement ; l'auteur, en guide expérimenté, passe d'un contexte à un autre avec aisance, nous livrant à chaque fois généreusement ses clefs de compréhension. Il butine joyeusement ces fleurs que sont les sagesse de tous les peuples, nous incitant à distiller aussi notre nec-

tar, ne négligeant aucun aspect de cultures qui habituellement nous sont peu connues ou pas du tout.

Après ce grand tour d'horizon, il revient à notre enracinement dans nos traditions celtiques, et même à notre bonne vieille poésie française, que nous laissons gésir en nos mémoires ; il ravive notre sensibilité, et y trouve maints sujets à s'émerveiller. Les scientifiques contemporains, astrophysiciens et autres, ne sont pas non plus laissés de côté, et il sonde les dimensions métaphysiques de leurs découvertes et de leurs interrogations.

Ne cherchons pas en ce livre la précision de l'érudition, car il ne prétend pas être savant, il est même un brin dilettante, effleurant les sujets, et sautant d'un thème à l'autre. Mais il faut apprécier l'amplitude de la vision, l'attitude alerte et la volonté inlassable de déchiffrement, le souffle lyrique et tendre qui l'anime, l'unité qui se dégage de ces divers aperçus, et sa capacité de réenchanter le monde. Si nous nous laissons être emportés par l'auteur, nous nous rendrons peut-être compte que cette terre qui nous sert de support, n'est pas une réalité ordinaire, triviale, matérielle, exploitable à merci. Non, pour reprendre les termes des voyants védiques :

« Elle fut à l'origine une onde au sein de l'océan.
Les Sages allaient à sa recherche avec leurs magies.
Au plus haut firmament est son cœur,
Cœur immortel de la Terre enveloppé de vérité. » (*Atharva-veda* XII. 1. 7)

Tara Michaël

Avant-propos

Réfléchir sur la poésie nous amène à réfléchir sur de nombreuses choses, car le langage est physiquement soutenu par le son, par le souffle et le corps humain, lequel nous relie à la Nature et nous demande de comprendre la matière. Mais le son et le souffle sont aussi des degrés de la matière parmi les plus proches de l'invisible et de l'immatériel. La poésie est intimement liée à l'étymologie, aux mythes, aux dieux, à Dieu, à la beauté, depuis notre condition humaine dont athées et croyants sont au moins d'accord sur cela : son désir d'être toujours autre. Et avec l'humain, voilà l'imagination, la pensée, l'émotion, l'amour, la joie, la souffrance, la révolte, l'histoire, la friction entre principe de rêve, d'idéal, et principe de réalité, avec cette étrange conscience du vivant qui se sait mortel et refuse la mort, se sait limité et refuse ses limites, qui se sait appelé à autre chose.

La révélation de l'inspiration poétique remet véritablement en question nos catégories d'espace et de temps. En réalité, c'est la Création toute entière qui, de cette manière, est en œuvre dans la poésie, ce qui la traverse, et ce à quoi elle aspire. Ce n'est pas un hasard si « poiesis » veut dire en grec : « création » – dans le sens de mise au monde. Ce livre est parti d'une idée : celle que la poésie, comme les mathématiques, pourrait être une façon de comprendre l'Univers, de coïncider avec ses rythmes et ses formes, ses voix, d'y participer, ainsi qu'une tentative de l'exprimer, où sensibilité et objectivité seraient recherchées et alliées.

N'étant pas éveillé moi-même... je conçois l'Éveil comme l'union de la conscience individuelle, l'Atman hindou, avec la conscience cosmique, le Brahman, et au cœur de cette union, celle

de Shiva et Shakti, du masculin et du féminin, de l'Amour et de la Sagesse. Les récits d'expériences de mystiques ne manquent pas, sous des formes et des noms différents liés à leurs cultures, ainsi que les représentations ou absences de représentations choisies de Dieu, ou du Suprême. Le mot « mystique », en y réfléchissant, me gêne un peu, car il est attribué extérieurement, comme l'exception est imposée par la règle, alors qu'il s'agit simplement de la réalisation de notre vraie nature. Mais entre les moments où l'on commence à se réveiller, et la réalisation de toutes les facultés présentes en l'homme, il y a un monde. Kundalinî, chakras, siddhi... font partie de cette réalisation, mais pas de l'objet précis de ce livre. Ceci pour redimensionner l'entreprise... et le pouvoir de la seule poésie.

Pourquoi, comment la poésie amène-t-elle à participer consciemment au monde, voire à l'Éveil, et en descend-elle ? C'est le fil conducteur de cette réflexion.

Ce livre est le fruit d'un parcours personnel de voyages, de rencontres, de lectures, de recherche intérieure. Je refuse la séparation entre les savoirs : tous s'enrichissent et c'est pourquoi ils se côtoieront souvent dans ces pages comme ils le font davantage dans des pays plus ouverts que le nôtre aujourd'hui. J'ai cité par moments mon expérience parce que, même si l'Univers tout entier est parcouru de Divin, certains lieux, certains moments le reflètent mieux que d'autres, et l'espace et le temps font partie du jeu quand ils s'ouvrent sur l'Infini et l'Éternel. Nous les habitons et ils nous habitent dans ce monde relié, à faire ensemble.

J'ai souvent hésité à poursuivre ma réflexion, craignant qu'elle n'amène à une identification à la matière et aux mots, qui nous rivent à notre rêve et mirage physique, nous retenant de passer à l'autre rive. Car le voile de la Mâyâ n'est pas une vue de l'esprit. Quand on l'a expérimenté, la question est : que faire qui ne la nourrisse pas, que faire qui libère ? Il ne s'agit pas d'adorer un art, d'idéaliser les poètes, de faire de la poésie le but en soi.

Mais, en même temps, ce plan physique est un point de départ vers autre chose puisque, par définition, nous y sommes. Et jeter sur lui l'anathème, c'est le laisser à l'ignorance.

... ce qui n'a pas été assumé n'a pas été guéri, mais c'est ce qui est uni à Dieu qui est sauvé.

Grégoire de Naziance, lettre au prêtre Clédonios

La poésie, comme toute parole, doit donc être pont et passeuse entre les mondes, ne pas nous enchaîner parce qu'elle nous enchante. J'insiste sur cela, comme pour signer une « décharge de responsabilité ». Mais j'assume aussi les erreurs, la subjectivité, les filtres, les limites de ce livre. La poésie dépasse les poètes, comme les mathématiques dépassent les mathématiciens, la mer dépasse le nageur avant qu'il ne se découvre océan lui-même. Je parle donc d'un idéal, en fin de compte, auquel on peut toucher : le Beau au service du Bien et du Vrai.

Pour finir, ce livre, autant qu'une réflexion, est un recueil de l'expression poétique prise par l'Éveil ou quelques uns de ses rayons. Plus encore que mes opinions, ce sont ces paroles qui importent, et la Voie qu'ont tracée ou suivie les Éveillés.

J'ai cité, de façon très personnelle, des textes célèbres ou, inversement des auteurs peu connus, laissant parler ma sensibilité et ma conscience.

Et je remercie tous ceux qui par le dialogue ou l'exemple, m'ont appris ce que je sais, inspiré ce que je crois. Alain Porte pour sa patiente relecture, Tara Michaël pour sa préface et Pierre Bruder, éditeur, pour son amitié et sa non moins patiente collaboration.

Sous les auspices du cygne

So-ham, en sanskrit: « je suis Lui » – le Brahman, l'Âme Universelle – et c'est le son que fait le souffle en l'homme, réponse à sa question : Ko'ham ? qui suis-je ? Le Hamsa, c'est le cygne migrateur. Les penseurs indiens y virent, par l'homophonie et la beauté de l'oiseau, le symbole de l'âme, de la parole, du souffle qui les relie. Ce qui respire en nous est ce qui nous inspire. Nous prononçons son nom, il meurt et renaît incessamment. Dans ses transmigrations, notre corps est le delta de son séjour. Le souffle créateur qui porte l'âme ailée peut se traduire en grec : pneuma. Et Psyché, l'âme parcourue par le souffle de vie. Poiesis, c'est la « création », soutenue par la parole et la connaissance, Logos qui, comme un arbre, maintient ouvert l'espace entre ciel et terre.

Mais le cygne Hamsa, dans le *Bhâgavata-Purana*, ancien texte qui raconte les incarnations de Vishnou, désignait aussi :

(...) « la » caste unique, à l'époque où il n'y avait qu'un Véda, qu'un Dieu, et une caste. »

Dictionnaire de la sagesse orientale.

Le blanc est l'aube et la somme des couleurs, la pureté de l'unité. *Sonus*, « le son » en latin, et *svan* en sanskrit, « résonner, chanter », auraient la même racine. Est-ce parce que swann veut dire cygne en anglais et qu'il chante ? Mais le chant du cygne n'est peut-être triste que dans nos terres sédentaires, excédentaires d'Occident qui ne croient plus dans le retour des âmes. Ses migrations sont dites en Inde en accord avec les cycles cosmiques, mais – ou par conséquent ? – il symbolise un esprit libre et créatif dans sa quête.

Appelé Hintha dans le Bouddhisme, il apparaîtrait aussi en Thaïlande, Birmanie, Indonésie...

Les neiges éternelles – encore pour l’instant – des Himalayas, demeures des dieux, peuvent représenter son plumage immaculé d’où coule la vie pure de l’eau avec tout l’immense symbolisme qui est attaché à elle.

Les anciens interprétaient le vol, le chant, l’appétit des oiseaux comme des présages à respecter, envoyés par les dieux. D’où le nom *auspices*. Tout parlait, selon eux.

... et le savoir des saumons

Sous la forme d’hymnes, d’épopées, d’aphorismes, de paraboles, de rituels, le langage poétique a toujours fait corps avec le verbe de ceux qui essayaient de relier l’homme au Divin, collectivement dans les célébrations ou individuellement chez les mystiques. La parole semble remplir l’espace vide autour de qui la prononce et ainsi, peut-être parce que physiquement invisible elle-même, elle semble nous faire toucher à l’invisible métaphysique.

La poésie, célébrée et portée au plus haut en des temps antiques, peut être un pont entre les plans de notre être, entre la manifestation physique, terrestre, et les mondes lointains, cosmiques ou invisibles. Comme on le dit pour les mathématiques, elle peut être une dimension objective du réel, le traversant dans son immensité et son intimité, à laquelle nous connecter et par laquelle apprendre.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers lui-même. Et le Verbe s’est fait chair. Et rien de ce qui n’a été fait n’a été fait sans lui.

Tout le monde connaît ces paroles de *l’Évangile de Jean*. Le fondement créateur de la parole de Dieu, de l’Esprit ou quel que soit son nom se retrouve dans toutes les cosmogonies. Remonter vers le Divin le cours du Verbe, voir en quoi la poésie est, à l’intérieur de lui ou à sa surface même, son Soleil caché à naître, déjà né pour certains, comment elle peut nous ramener avec lui vers la source où s’unir à nouveau, nous entraîner aussi vers

l'océan, saumons omniscients d'âges en nage par les cycles, c'est aux prémices de ce voyage que ce livre s'essaie.

Anachronique éternité et Nouvel Âge

Il arrive que je me dise que c'est presque un miracle que la poésie survive encore de nos jours. Pourtant, un million de personnes à l'enterrement de Victor Hugo, en 1885, c'était hier. Pourtant, la joie dans le cœur des enfants, l'amour qui s'éveille dans celui des adolescents continuent. Comme le disait Hugo lui-même :

Qui ira jusqu'au bout du rire d'un enfant ?

Le monde d'aujourd'hui est si à l'opposé de l'espace poétique que son murmure me fait l'effet d'une petite rivière miraculeusement demeurée au pied des gratte-ciels d'une mégalopole. Le poète était éternel, il est presque devenu anachronique. Parce que nos temps ne cherchent plus à épouser le cours éternel du *Dharma* mais aussi parce que certains poètes ont tant promis sur le monde, engagés et trompés, engageant et trompant, dans des causes politiques par la suite révélées dans leur erreur et leur horreur. Beaucoup se sont accommodés de sociétés inégalitaires et de l'injustice, et n'ont pas vu venir le monde qui est le nôtre et ses causes profondes. Ils n'étaient pas aussi parfaits que leurs vers ; habités en quelque sorte par leur propre césure, et censure, ils ne rimaient pas avec eux-mêmes. Ce n'est pas toujours facile de le faire. Et plus on parle, moins ça l'est.

Ils n'ont pas fait résonner en temps voulu une voix véritablement originale et à contre-courant, non pas réactionnaire, mais plutôt dans un *autre* courant, qui réunit contre lui – signe de la vraie nouveauté – toutes les autorités séculaires, cléricales, et leurs fidèles habituellement hostiles entre eux. Habituellement hostiles entre elles. Les autres poètes, ou l'autre poésie qui le faisaient n'avaient pas beaucoup droit de cité. Et ce n'est pas fini.

C'est le monde entier qui est en cause, et le poète en s'adaptant se discrédite encore aux yeux de ceux qu'il doit guider. Les

hommes reconnaissent la voix de la vérité, même s'ils ne lui obéissent pas. Le poète qui l'a fait entendre, et a mis sa vie en accord avec elle, a fait ce qu'il devait. Nous nous lassons plus vite de nos remèdes que de nos maux, et nous appelons dépassées les paroles que nous ne voulons plus entendre pour un monde que nous n'espérons plus changer.

C'est par l'intégrité des poètes et l'incarnation de leur propre verbe que la poésie pourra encore être écoutée par les hommes autrement que comme un beau mensonge, un horizon inaccessible.

L'idée du désenchantement du monde, fin de la croyance, mais surtout de la *voyance*, n'est pas nouvelle mais elle est toujours vraie. Les excès des superstitions et des obscurantismes, les inquisitions religieuses ont vu leur succéder les inquisitions scientifiques et intellectuelles pour faire la chasse à l'étrange qui inquiète mais aussi au merveilleux et à un sacré plus vastes. L'onde du Nouvel-âge a ses dérives et ses écueils, mais ce mouvement est avant tout un retour de l'espérance, de la quête de connaissance et de l'amour. La science la plus avancée à l'Occident, depuis le Nouveau-Monde et la Californie, a fini par retrouver les terres et les termes même des textes éternels de l'Orient, et leurs rivages se saluent, baignés par les vagues d'un seul Pacifique Océan.